

NOTAS DE LEITURA

JOURNAL DE GUERRE

PIERRETTE ET GÉRARD CHALENDAR
UNIV. DE MONTPELLIER

Les **Lágrimas de guerra** de Mario Brochado Coelho (édition **Afrontamento**) se donnent à lire comme un journal de guerre tenu en Angola entre avril 1963 et janvier 1966. Elles présentent les caractères essentiels du genre:

- l'auteur se plie au calendrier: il est rare que deux annotations soient séparées de plus de trois ou quatre jours; il y a en effet obligation pour qui tient un journal d'inscrire quelques lignes sur le papier journalièrement - Maurice Blanchot, commentant celui de Joubert, parle de "la tyrannie du journal".

- Ce genre de texte combine l'enregistrement de faits qu'on jugera anodins avec des jugements ou des analyses qui touchent des domaines plus vastes: politique, philosophique, religieux, moral etc. Ainsi l'auteur écrit: "assisto ao regresso do calor, aguento uma certa dor de cabeça crónica, vejo duas asgas a passear acrobaticamente no tecto do quarto" (p.176) puis sans transition - ce type d'écriture n'implique pas qu'on en ménage - il passe à des digressions sur ses lectures (Sartre, Teilhard de Chardin) ou sur son évolution intérieure, sur les développements des opérations militaires, sur sa relation à l'Afrique etc.

- On devine que le journal possède une autre caractéristique: "este é meu diario da guerra de Angola. Assim o escrevi. Assim o quero publicar. Com fidelidade." (avant-propos, p.5). Et Joaquim Pinto de Andrade accentue cet aspect: "Certo é que se trata de um testemunho, de um documento, que contém "traços de vida" "(p.11). M. Brochado Coelho n'a pas livré un texte à valeur littéraire mais un "récit de vie" sans souci d'esthétique, il ne cherche pas le beau ni le vraisemblable (catégorie spécifi-

que au romanesque) mais le vrai. Il porte témoignage. En cela, il diffère de la plupart des journaux tenus par des hommes de lettres tels Miguel Torga ou Fernando Namora, lesquels visent à donner d'eux-mêmes une image qui prolonge et éclaire l'oeuvre fictionnelle ou poétique. Le livre qui nous occupe est un document brut, sans souci du bien écrire qui ne retient que l'aspect morne d'un quotidien apparemment sans attrait mais qui a cependant un intérêt certain pour celui qui l'a vécu.

- Ces **Lágrimas de Guerra** ont une double fonction: elles tendent à établir la saisie la plus complète du je par lui-même en même temps (les deux mouvements sont contemporains et complémentaires) que la compréhension la plus totale qui soit sur le monde humain dans lequel il se trouve évoluer. Ce journal est donc le lieu du dévoilement (de la constitution) d'un sens de l'histoire nationale et d'une existence individuelle. C'est aussi - et d'une manière concomitante - le récit de la découverte d'une région du monde; maints passages disent la beauté d'un paysage, la douceur d'un village ou ce qu'il y a en lui d'inhospitalier (les moustiques, le paludisme).

Outre sa dimension philosophique, ce livre possède tout autant une valeur ethnographique en ce qu'il montre le regard d'un individu particulier sur une réalité humaine extérieure à sa culture d'origine.

1) **Ethnographie:** Dès ses premiers contacts avec la terre africaine, l'auteur éprouve un attrait qui ne se démentira jamais pour le pays où il a été envoyé. Dès son arrivée, le 20 septembre 1963, il découvre Luanda: "O espectáculo é de inegável beleza" (p.31). Plus tard, quand il se déplace à l'intérieur, il note: "A viagem para a Bela Vista foi uma maravilha" (p.224); il émet le souhait de séjourner huit mois dans cette région tant elle est radieuse. C'est que "Angola é enorme e está por descobrir" (p.233). Ces pages consignent méticuleusement les noms de chaque secteur visité, le climat qui y règne, le paysage qui y prédomine. Dans ce périple, il découvre la rudesse de la température, le paludisme; cela fera naître en lui des moments de découragement (p.206) et vers la fin de son séjour, il devra s'en remettre aux ansiolytiques. En conclusion, écrit Coelho: "sairei daqui a gostar desta Angola imensa, povoada por homens e mulheres humildes e simples que me comovem pela sua inocência e pela sua ternura;" (p.175). Car ce n'est pas seulement le milieu géographique qui le passionne, c'est aussi et surtout le milieu humain. Il est d'abord frappé par le cortège de misères qui se déploie sous ses yeux. Lorsqu'il passe en auto dans les rues de Luanda, les "muceques" sont pires que les taudis de la capitale portugaise: "no meio deles pululam centeiras de pequenitos" mais "tem uma graça magnífica" (p.32).

Cette détermination est fondamentale. Elle entre pour une large part dans l'amour que l'auteur porte à ce peuple. Ce qui retient tout particulièrement son attention, ce sont les danses, la musique ainsi que les langues des différentes ethnies qu'il a rencontrées: "Gostava muito de saber dançar. Sobretudo estes ritmos africanos. A dança e a música são formas de expressão que nos fazem falta" (p.244). Sans s'étendre longuement sur le sujet, il discerne dans ces comportements collectifs un "significado profundo" qui les sépare nettement des "divertimentos" (ibid) des danses européennes. Les batouques auxquels il aime par-dessus tout assister lui rappellent que le chant et la musique sont d'abord un phénomène social dont l'un des objectifs est de faire percevoir à l'individu qu'il fait partie d'une entité plus vaste; leur "som triste e profundo" (p.75) sont pour lui le signe d'une misère native doublée d'une grandeur d'âme qui incite au respect. Le meringue et la manga fascinent Coelho car ils manifestent chez ceux et celles qui le pratiquent un intense bonheur de vivre dont le **rock** et le **twist** ne donnent qu'une idée édulcorée et sans relief.

2. Philosophie politique et critique de la religion: Sur tous les thèmes qu'il aborde, Mario Brochado Coelho dresse un constat et n'esquisse pas l'ombre d'une démonstration. L'assertion est son seul domaine. Il affirme sans jamais développer son point de vue ni réfléchir sur ses prémisses. On le constatera aussi bien sur les questions politiques que religieuses. Les deux domaines sont d'ailleurs étroitement liés. Le développement de la guerrilla dans "les territoires d'outre-mer" avait amené les dignitaires de l'Eglise catholiques à prendre parti. Ils se rangèrent inmanquablement du côté du pouvoir. En date du 22.4.63, Coelho note: "A Igreja, pela mão do seu cardeal em Portugal, confunde-se cada vez mais com o regime politico que nos subjuga;" (p.18). Pour eux, tout se passe comme si Salazar était la copie conforme du Christ, les autochtones en lutte contre les Portugais étant pour la circonstance identifiés aux païens. Il ne s'ensuit aucune réflexion sur les tenants et les aboutissants des liens qui se sont tissés entre l'Eglise et la politique. Car pour lui, le rapport d'identité dans la pratique est si patent que toute démonstration serait une tautologie inutile. Quand il note par exemple: "Os católicos pensam que não se devem instruir os negros com a urgência indispensável" (p.271), il ne prend pas la peine de signaler que le gouvernement a la même position; ceux à qui il s'adresse le savent parfaitement.

Il faut tout de même reconnaître que, au fil de ces pages, se profile une critique acerbe de l'idéologie officielle: le Portugal se dit détenteur des valeurs universelles, mais dans les faits, il "cria injustiça, que

apela à guerra biológica e ao genocídio tudo em nome de Cristo" (p.64). Et bon nombre d'annotations ont pour effet d'accumuler des données visant à infirmer les justifications politique-religieuses de cette guerre. C'est ainsi qu'il oppose sans relâche la barbarie des troupes portugaises - il n'omet pas de rapeler cette photographie de 1961 montrant des têtes d'Africains piquées au sommet de lances de bois (p.123) - aux discours salazaristes et qu'il met constamment en parallèle les qualités humaines de l'homme angolais et la bassesse des occupants. Il faut donc inverser les rôles: loin que l'Angola ait tout à gagner à conserver les Portugais sur son territoire, c'est elle qui devrait apprendre aux Blancs de la métropole l'amour de la vie simple, des réjouissances communautaires car "somos a vergonha do mundo" (p.64).

Devant cette intoxication collective, que faire lorsqu'on est aussi totalement opposé à la propagande officielle? En soi, trois solutions sont possibles:

- Ou bien, refuser de prendre une part active à cette "sâle guerre" et désertre avant de s'y trouver physiquement engagé.. L'auteur, par sa situation d'enseignant, pouvait éviter d'être incorporé dans le 15^e régiment en partance pour Luanda (p.16); il évite pourtant ce choix car dès le début de son aventure angolaise, il a le sentiment de pouvoir vivre une expérience enrichissante.

- Ou bien opposer une vive résistance à ce tissu de mensonges sur place; montrer publiquement son désaccord en refusant systématiquement d'obéir et en prenant la défense des autochtones lorsqu'ils sont objet de mépris voire de violences de la part de ces congénaires. Une fois, l'auteur prendra fait et cause en faveur d'un jeune couple de noirs qui, étant entrés dans un café tenu par un portugais se voient refuser le droit de consommer à cause de la couleur de leur peau. Coelho exigera qu'on leur serve à boire mais les jeunes gens préféreront quitter les lieux. Coelho s'en ira lui aussi et refusera de porter plainte car il estime que ce serait un coup d'épée dans l'eau sans aucune efficacité dans la pratique quotidienne.

- Ou bien il retarde l'engagement effectif jusqu'à son arrivée en métropole et il met à profit les années passées sur la terre angolaise pour approfondir le colonialisme dont il peut à loisir observer les méfaits et l'hypocrisie, la "boa consciência da ordem estabelecida" (p.19). Celle-ci fait naître en lui une "lenta transformação, uma lenta renovação" (p.239) qui est stimulée par la lecture des **Situations** de J.P. Sartre, de Mounier ou de Teilhard de Chardin.

Muni de ses lectures et de ce temps de réflexion, il pourra porter témoignage sur les atrocités de la guerre coloniale, sur les formes que

prend en pareil cas la privation de la liberté (même la traduction de la Bible en Umbundu a été censurée (p.310)) mais aussi sur l'adéquation de la théorie marxiste à la réalité angolaise du moment. Car "todo o resto tem o sabor de anacronismo, de irrealismo, de idealismo, de especulação abstracta própria dos ditos" (p.214). Pourquoi une telle position? Là encore Brochado Coelho ne se justifie que par le sentiment personnel et l'observation sur le terrain dont l'évidence ne souffre d'aucune démonstration. D'autre part, il n'opte jamais pour une thèse ou une autre défendue par les nationalistes qui se réclament du marxisme et n'envisage pas ce que pourrait être une économie marxiste en Afrique; il ne juge que de la théorie c'est à dire de l'angle de vue qu'elle donne sur le réel continental: "vive-se um ambiente de exploração que só se pode compreender a luz dos métodos de análise marxista" (p.46). C'est elle qui lui permet de démasquer les pseudo-arguments du pouvoir lisboète et de les révéler comme des paravents destinés à cacher l'action de la métropole hors de ses frontières.

Cela constitue la meilleure critique que l'on puisse concevoir de la politique extérieure salazariste.